

# Jérôme Leroy

## Le Bloc



folio  
policier

Extrait de la publication



FOLIO POLICIER



Jérôme Leroy

# Le Bloc

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

Né en 1964, Jérôme Leroy est l'auteur d'une vingtaine de livres. *Le Bloc*, son premier roman à la Série Noire, a reçu le prix Michel Lebrun en 2012.



*Aux amis,  
Aux ennemis aussi.*



Je pense que cela pourra intéresser un philosophe, quelqu'un qui peut penser par lui-même, de lire mes notes. Car même si je n'atteins la cible que rarement, il reconnaîtra quelle cible je me suis infatigablement efforcé d'atteindre.

Ludwig Wittgenstein,  
*De la certitude*

Je vous dérange, fallait pas me provoquer  
Je vous dérange, je suis pas venu vous  
chercher  
Je vous dérange, fallait pas m'inviter  
Je vous dérange, mais je n'ai rien demandé.

Eddy Mitchell,  
*Je vous dérange*



Finalement, tu es devenu fasciste à cause d'un sexe de fille.

La formulation te fait sourire un instant et c'est bien la seule chose qui t'aura fait sourire aujourd'hui. On dirait une épitaphe : Antoine Maynard, devenu fasciste à cause d'un sexe de fille.

Et puis tu ne souris plus : tu sais qu'en ce moment précis, quelque part dans la ville, des hommes cherchent à tuer ton ami. Ton frère. Ton petit mec. Ou ton âme damnée, comme on disait dans les romans du monde d'avant.

Stanko.

Tu aurais peut-être mieux fait de te cantonner à écrire des romans, toi, d'ailleurs. Et au moment où tu penses cela, tu sais à quel point tu te mens, à quel point tu te serais ennuyé à faire carrière dans le milieu littéraire, en admettant que tu aies rencontré davantage qu'un succès d'estime dans des cercles très « marqués ». Très marqués à l'extrême droite, pour dire les choses clairement.

De toute manière, les quatre romans que tu avais dans le ventre, tu les as donnés. Ils ont été accueillis assez froidement, à part le premier. On savait qui tu étais, quelles étaient tes allégeances. La mode n'était pas encore au réarmement moral, comme ces temps-ci.

À la lutte contre l'ennemi intérieur, islamiste et gauchiste, et même islamo-gauchiste, pour faire bonne mesure. La mode n'était pas encore à la trousse honnête de tout un pays qui vous amène aujourd'hui aux portes du pouvoir après que vous êtes devenus fréquentables, grâce à Agnès, notamment.

Tu souris encore, un peu amèrement cette fois-ci : si la semaine prochaine, comme il en est question, tu deviens secrétaire d'État — secrétaire d'État à quoi, tu ne sais pas et tu t'en fous —, tu t'amuseras à publier de nouveau un roman, pour voir quel effet ça fait d'être du côté de ceux que les médias révèrent et flattent. Et puis tu t'arrangeras, pendant que tu y es, pour que les quatre précédents soient réédités en poche. Tu n'es pas pour le pardon des offenses. Si tu as l'occasion de faire plier l'échine à deux ou trois petits marquis de la gauche caviardo-cultureuse, tu ne t'en priveras pas.

Pour peu que tout se passe comme prévu, tu pousseras même le vice jusqu'à te faire inviter dans deux ou trois émissions littéraires animées par quelques types qui seront bien obligés de ravalier leur morgue. Oh, tu leur ménageras une porte de sortie, tu la joueras grand seigneur, tu les laisseras être un peu insolents, s'ils en ont, toutefois, encore le courage. Les consignes du Bloc sont claires, de toute manière : pas de triomphalisme. Profil bas. On prend les ministères. On exerce le pouvoir. On se respectabilise. Compétence. Stratégie du recours. Agnès a bien insisté, ces derniers mois. Pas de chasses aux sorcières, pas de vengeance personnelle.

Enfin, pas tout de suite...

Il n'empêche, ce sera très différent des années 90 : à l'époque, quand on t'y invitait, dans ces émissions, c'était pour que tu serves de punching-ball à la bonne conscience des antifascistes en peau de zob, des anti-

racistes avec bonniche tamoule non déclarée, et des post-soixante-huitards qui se gobergeaient aux commandes depuis trente ans, jouaient aux libertaires, se proclamaient du côté du progrès et n'avaient pas prononcé le mot « ouvrier » depuis qu'ils étaient descendus des barricades pour devenir patrons de presse ou députés européens. Et qui publiaient chaque année la même autofictionnette meridique, la même biographie sur un héros inattaquable de la Résistance derrière lequel ils cachaient leur nullité ou le même essai libéral-libertaire sur la mondialisation heureuse.

Il leur fallait un salaud, dans ces émissions, et tu jouais à merveille le rôle qu'on voulait te faire jouer. Tu te rendais compte que c'était suicidaire d'un point de vue médiatique, mais tu y allais à fond.

Un des pires regards de haine que tu aies croisés, au cours de ta vie, et Dieu sait que tu en as croisé, c'est celui d'une maquilleuse, une beurette. Tu l'avais vue, cette haine, dans les yeux noirs en amande qui mangeaient un visage d'une grande pureté, noyé dans une tignasse bouclée. Tu l'avais vue, cette haine, par l'intermédiaire du miroir alors que la fille effaçait tes cernes à coups de pinceau à la fois hargneux et hautains, avant que tu n'entres en plateau.

De la haine et aussi, sois juste, de l'angoisse. Tu lui faisais peur. Déjà, il y avait ton physique, ta corpulence, ce halo de brutalité qui semble émaner de ta personne et met tant de monde mal à l'aise. Stanko fait un peu le même effet. En plus, ton appartenance au Bloc, aux cercles proches des dirigeants du Bloc. Elle était persuadée que, si tu en avais eu la possibilité, tu l'aurais violée avant de la renvoyer sur un bateau que tu aurais fait couler en pleine Méditerranée.

Comment aurais-tu pu lui en vouloir ? Tu savais très

bien qu'au Bloc il y en avait des militants comme ça, bien bas du front. Et chez certains cadres aussi. Stanko lui-même est limite, parfois, question racisme.

Où dois-tu dire « Stanko était... » ?

Tu regardes ta montre, tu regardes l'iPhone sur la table basse. Une heure du matin. Non, Stanko va donner plus de fil à retordre que ça. À moins qu'ils ne l'aient eu par surprise. Mais on t'aurait déjà prévenu, s'ils en avaient fini avec lui. Tu sais simplement, depuis le début de la matinée, que la chasse à l'homme est lancée.

Tu te demandes si tu ne te ferais pas une bonne ligne de coke. Tu hésites. Si Agnès rentre de son rendez-vous secret avec le secrétaire général de l'Élysée et le ministre de l'Intérieur, au pavillon de la Lanterne, et qu'elle voie que tu t'es défoncé, elle aura de la peine. Elle ne dira rien, mais elle aura de la peine. Alors tu décides de laisser les sachets où ils sont, dans le petit buste doré de Mussolini, creux comme un éditorial d'économiste médiatique.

Tu regardes sans les regarder les infos qui passent en boucle sur LCI. Tu as coupé le son de l'écran plat.

Les émeutes ne cessent plus depuis quatre mois.

Encore cinq morts dans la banlieue d'Orléans. La police, débordée, a tiré dans le tas. On ne peut pas s'empêcher de relier cette attitude flicardière à la mort par balles de trois CRS lors d'une intervention, hier, à Roubaix. Dégommés au fusil d'assaut. Sang pour sang. Prodromes de la guerre civile ?

Un rectangle rouge en haut à gauche de l'écran marque désormais 752. Le nombre de victimes depuis le début des événements.

Au Bloc, on dit plutôt la « guerre civile », justement. Au Bloc, on fait attention aux mots depuis qu'Agnès a succédé au Vieux. Et le Bloc en paraît presque modéré,

rassurant. Sur sa droite, les commandos identitaires blancs, qui font aussi occasionnellement le coup de feu, communiquent sur la « guerre ethnique », la « Toussaint blanche ». Toujours aussi cons, les *zids*, qui font là où on leur dit de faire. Fini le temps où ils pouvaient servir de main-d'œuvre docile pour les basses œuvres du Bloc.

Tu reviens au souvenir de la maquilleuse beurette. C'était quoi, en 92, 93 ? Tiens, les grandes années du *Fou Français*, l'hebdo de François Erwan Combourg. Peur et haine, donc. Ce genre de mélange mortifère qui est le prélude aux carnages. Comme celui, à bas bruit, qui se déroule, en ce moment même, un peu partout en France.

Tu voyais aussi à l'époque la même chose, les mêmes sentiments, quand tu accompagnais Agnès ou un autre candidat du Bloc en campagne, dans le regard des petits Blancs paniqués qui formaient le socle dur de votre électorat. Que ce soit dans les salles municipales de banlieue, avec à l'extérieur des bandes de cailleras et des associations antifascistes qui manifestaient contre votre venue. Ou dans les réunions électorales sous les préaux de villages de l'Est, qui n'avaient jamais vu un Arabe ni un Turc de leur vie mais vous filaient trente ou quarante pour cent des voix à chaque élection parce que, c'est bien connu, on déteste encore plus et on est encore plus angoissé par ce qu'on ne connaît pas mais que l'on croit connaître.

Ils avaient tous peur, les Français, de toute manière : la beurette maquilleuse avait peur, les petits Blancs avaient peur, les cadres délocalisables avaient peur, les mêmes des cités avaient peur, les flics avaient peur. Les profs des collèges de ZEP, les toubibs en visite dans les HLM déglinguées, les retraités pavillonnaires, les ados blancs des zones rurbanisées avaient peur.

Les Chinois avaient peur des Arabes, les Arabes avaient peur des Noirs, les Noirs des Turcs, les Turcs des Roms. Tous avaient peur, tous avaient la haine. Et d'abord la peur et la haine les uns des autres.

Ça ne s'est pas calmé depuis, c'est le moins qu'on puisse dire, et c'est même pour ça que tu risques de te retrouver secrétaire d'État la semaine prochaine.

L'explosion a eu lieu.

C'est étrange mais, à part le pouvoir qui panique, on dirait presque qu'il y a un soulagement suicidaire dans le pays. L'abcès est enfin crevé. Haïssez-vous les uns les autres. Craignez-vous les uns les autres.

Contrairement à ce qu'a voulu faire croire la volaille médiatique — elle s'est calmée depuis quelques semaines, elle ne sait plus trop de quoi ses lendemains vont être faits si vous avez vos dix ministères, comme le laisse entendre la rumeur que vous démentez de plus en plus mollement —, ce n'est pas vous, le Bloc Patriotique, qui l'avez créée cette peur.

Que vous l'ayez entretenu, cet affolement haineux, c'est une chose, mais d'autres avaient déjà bien sapé les fondations de la maison, quand vous avez décidé de la prendre. Quand le Chef s'était dit, de retour en France après avoir joué au mercenaire un peu partout en Afrique : c'est bon, le fruit est mûr. Depuis, toutes les vieilles solidarités avaient été méthodiquement détruites. La société était devenue une jungle. Vous vous êtes contentés de ramasser la mise.

Derrière son côté foutraque, provocateur, il n'avait pas dit autre chose, François Erwan Combourg, dans son *Fou Français*, au début des années 90, un hebdo qui servait de lieu de rendez-vous à certains bloquistes et à une certaine extrême gauche, tout le monde prêt à la partouze idéologique si on pouvait en finir avec un

système en voie de pourrissement, celui qui s'effondre aujourd'hui dans l'émeute et le carnage.

Pendant ces émissions littéraires, toi aussi, tu en rajoutais, tu provoquais. Tu citais des écrivains collabos, Drieu, surtout. Mais aussi des communistes, des surréalistes, des irréguliers, Aragon, Vailland, Cravan, Rigaut. Tu aimes bien Cravan. Un boxeur. Une brute. Comme toi.

— Vous n'avez pas honte, Maynard ? C'est du mélange des genres, vous êtes un rouge-brun ! D'ailleurs vos articles dans *Le Fou Français*...

On ne s'adressait jamais à toi en disant Antoine Maynard, et encore moins Antoine, évidemment. Cela aurait pu paraître une marque de complaisance, voire de complicité de la part des animateurs. On ne parlait jamais de tes livres, non plus. Tu étais dans une émission littéraire mais tu n'étais pas considéré comme un écrivain. Comment un fasciste aurait-il pu écrire de bons livres ?

Tu étais plutôt vu comme un ennemi, un salaud. Comme tu pesais déjà cent dix kilos pour un mètre quatre-vingt-quinze et que tu ressemblais avec ta brosse à un flic new-yorkais qui aurait abusé des menus *Giant*, tes interlocuteurs qui s'emportaient un peu vite ajoutaient prudemment, « un salaud, au sens sartrien du terme, bien sûr ».

Bien sûr.

On rappelait ta proximité avec Roland Dorgelles, chaque fois. Alors tu défendais Dorgelles, au-delà du raisonnable. Tu défendais ses fameux dérapages, ses déclarations sur l'inégalité des races, ses jeux de mots foireux, tu citais Lacan et André Breton pour le dédouaner. Ça s'indignait, en face. Ça trépignait.

— Vous ne comprenez rien, disais-tu, Dorgelles est

un poète dada. Et le Bloc Patriotique une nouvelle école artistique, au moins autant qu'une formation politique. La preuve, c'est le seul mouvement qui fait bouger les lignes, qui change les perceptions. C'est la définition même de l'art, de la poésie. Ne vous inquiétez pas, avec le Bloc Patriotique, nous allons vous faire aimer l'an 2000...

D'instinct, tu avais trouvé l'angle de tir et la posture adéquate sur ces plateaux où la haine à ton encontre était palpable. Tu étais posé, tu gardais un petit sourire, tu plissais les yeux. Physique de flic amerloque, d'accord, mais pour peu que tu t'en donnes la peine, un côté bouddha zen. Combien de fois tu as vu un acteur à la mode se demander s'il n'allait pas trouver avec toi un moyen assez facile de passer au Zapping de Canal Plus, en te balançant son verre d'eau à la figure ? Ah le courageux héros contre la bête immonde ! On rappelle qu'il jouera Sacha Guitry au Théâtre de la Ville jusqu'à la fin du mois, avec une séance en matinée le dimanche. Tu la regardais sous toutes les coutures, l'icône putative de l'antifascisme, soupeser minutieusement sa réaction « spontanée » d'indignation.

Jouer le résistant cathodique, d'accord, mais jouer Guitry avec un gros coquard ou des dents en moins, ça demandait réflexion. Et avec un gars comme ce Maynard, on ne sait jamais... Il a l'air calme, comme ça, mais il est costaud. Et ce regard trop clair. S'il me balance son poing dans la tronche en direct, il ne sera pas plus discrédité qu'il ne l'est aujourd'hui, mais moi je risque d'avoir mal. Sans compter mon image. On ne sait jamais comment tournent ces choses-là. Ma gueule en sang à l'écran... Non, non, je laisse tomber.

Toi, tu voyais les phalanges qui avaient blanchi en serrant le verre d'eau relâcher leur pression. Tu voyais

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

LE BLOC, 2011, Folio Policier n° 707

*Aux Éditions de La Table Ronde*

UN DERNIER VERRE EN ATLANTIDE, 2009

MONNAIE BLEUE, 2009

*Aux Éditions Mille et Une Nuits*

PHYSIOLOGIE DES LUNETTES NOIRES, 2010

LA MINUTE PRESCRITE POUR L'ASSAUT, 2008

COMME UN FAUTEUIL VOLTAIRE DANS UNE BIBLIOTHÈQUE EN RUINE, 2007

*Aux Éditions des Équateurs*

EN HARMONIE, 2009

*Aux Éditions Baleine*

À VOS MARX, PRÊTS, PARTEZ !, 2009

*Aux Éditions Syros (collection Rat Noir)*

NORLANDE, 2013

LA GRANDE MÔME, 2007

*Aux Éditions de l'Archipel*

DERNIÈRES NOUVELLES DE L'ENFER, 2013



Le Bloc  
Jérôme Leroy

Cette édition électronique du livre  
*Le Bloc* de Jérôme Leroy  
a été réalisée le 09/10/2013 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(EAN : 9782070453092 – Numéro d'édition : 252477).  
Code Sodis : N55547 – EAN : 9782072489730.  
Numéro d'édition : 252479.